Alex Blanchette, *Porkopolis. American animality, standardized life, & the factory farm*

Bernard Formoso

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesrurales/27819>

DOI : [10.4000/etudesrurales.27819](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.27819)

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 150-153

ISBN : 978-2-7132-2892-6

Référence électronique

Bernard Formoso, « Alex Blanchette, *Porkopolis. American animality, standardized life, & the factory farm* », *Études rurales* [En ligne], 208 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 06 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/27819> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.27819>

Alex Blanchette,

Porkopolis.

American animality, standardized life, & the factory farm,

Durham et Londres, Duke University Press, 2020, 298 p.

« Tout est bon dans le cochon », dit l'adage français. Cependant, l'industrie porcine a poussé la logique d'extraction bien au-delà des seules finalités alimentaires, au point qu'il n'est guère d'aspects du rapport matériel au monde des consommateurs contemporains qui ne soient imprégnés de produits dérivés de cet animal. La peau de porc sert de base à la fabrication de cuirs. Les os entrent dans la composition de gélatines, de collagènes, de colles, de fibres pour la construction. Le lard est transformé en saindoux, mais aussi en glycérine qui trouve de multiples applications dans les industries cosmétiques et papetières, tout en entrant dans la composition de biodiésels. Les organes sont convertis en engrais ou expédiés à des compagnies pharmaceutiques pour en extraire des hormones, des œstrogènes, de l'insuline. Le sang est transformé en plasma pour nourrir les porcelets ou en fibres employées dans les interventions chirurgicales. Quant aux déjections, elles sont utilisées pour produire des engrais, des adjuvants pétroliers, du biogaz et des bio-adhésifs pour l'asphaltage des routes.

Porkopolis part du constat de cette omniprésence des porcs dans l'existence des humains et resserre son propos sur les élevages états-uniens les plus en pointe dans l'optimisation industrielle du traitement de l'animal.

Durant plus de deux ans (de 2009 à 2013), son auteur, l'anthropologue Alex Blanchette, a observé ou partagé les tâches des employés de deux fermes industrielles d'une petite ville du Midwest qui, à partir de la fin des années 1990, s'est imposée comme l'un des principaux centres de production porcine des États-Unis, à raison de 7 millions d'animaux élevés et abattus par an. Le choix de cette localité comme lieu d'étude est hautement symbolique. Confrontée dans les années 1980 à la désindustrialisation et au syndrome de la ville fantôme, elle est pourtant devenue en l'espace de deux décennies un îlot d'hyper industrialisation au milieu des champs qui est directement relié par ses activités de transformation à des partenaires de plus de 72 pays. Par cette mutation spectaculaire, la ville illustre la thèse de l'auteur d'un renouveau du capitalisme industriel du XIX^e siècle sous des dehors high-tech et dans des zones excentrées, au sein d'une Amérique culturellement post-industrielle. Cet industrialisme néo-rétro ne se signale pas seulement par une intensification toujours plus poussée de l'exploitation des ressources humaines et animales. Il reprend aussi, selon l'auteur, les concepts *a priori* obsolètes de l'industrie des années 1920 tels que le travail à la chaîne et l'intégration verticale pour ériger les porcs, leurs

éleveurs et même les consommateurs en êtres standardisés. La ferme-usine à laquelle Blanchette consacre la plupart de ses analyses a ainsi été conçue selon un modèle d'intégration maximisée qui ambitionne de synthétiser tous les ingrédients de la vie des porcs en un seul code-barres et d'agir sur la chaîne trophique allant de l'alimentation des animaux jusqu'à l'estomac des consommateurs. L'objectif de la firme est de « posséder et d'utiliser tout du porc, de contrôler tout ce qui entre dans son organisme, de tirer un profit de chaque moment de son cycle de vie et de mort, et de connaître tout ce qui peut affecter son corps afin de produire une extrême uniformité », écrit Blanchette (p. 26).

Dans son livre, l'auteur n'explore pas seulement au fil des chapitres les procédures techniques et organisationnelles qui tendent vers ce contrôle absolu à visée uniformisatrice. Il étudie très finement la manière dont conditions humaines et animales agissent les unes sur les autres au sein des fermes-usines. Il rompt de la sorte avec les travaux antérieurs sur l'agrobusiness qui dissocient les deux. Cette approche « transpécifique » ne prétend pas au traitement symétrique des espèces en interaction. Tout en restant anthropocentrée, elle montre en quoi les modalités d'insémination, d'élevage, d'abattage et d'équarrissage rejaillissent sur le vécu, la sociabilité et les corps des employés de ces structures de production, dont la plupart sont des migrants originaires d'Amérique latine et d'Asie du Sud-Est.

L'auteur révèle ainsi que, pour éviter la propagation des épizooties

au sein de l'élevage, les ouvriers des diverses divisions de la ferme-usine sont astreints à une sociabilité cloisonnée. De plus, leur corps étant conçu comme un facteur de risque pour la biosécurité animale, ils doivent se soumettre à de strictes mesures d'hygiène au quotidien (chap. 2). Pour rendre compte de ce contexte où la gouvernance vitale traverse les espèces et où les organismes humains et porcins interagissent en étroite dépendance, Blanchette parle de « travail post-humain » (p. 50). Lui correspond dans le discours managérial un décentrement post-humaniste qui réduit les ouvriers et le cheptel à leur utilité fonctionnelle. Les travailleurs immigrés au statut précaire et surexploités assimilent en retour leur être à celui des animaux dont ils s'occupent. *Somos puercos* (« nous sommes des porcs »), déclaraient spontanément certains informateurs à l'ethnographe.

Cette identification de l'homme à l'animal se justifie à plus d'un titre. Elle reflète tout d'abord la structuration genrée et racialisée des rapports de domination au sein de ce type d'entreprises. Selon la thèse de l'auteur, « les types d'animaux manifestent les types de travailleurs et réciproquement » (p. 88). La masse laborieuse bon marché que forment les immigrés du Sud sert à la production d'une viande bon marché, explique-t-il, et les immigrés comme les porcs se rejoignent dans la condition peu enviable de corps-machines soumis à l'« animalité » d'un capitalisme sans état d'âme qui définit unilatéralement et en bloc la

valeur de leur coaction. Par ailleurs, l'assimilation de l'homme au porc ne peut être comprise séparément des transactions éthologiques induites par les tâches qu'accomplissent les employés. Blanchette explique ainsi que ceux qui inséminent les truies doivent mimer certains comportements typiques des mâles lors de la saillie pour placer la femelle dans des conditions de reproduction optimales. Leur sexualité serait par ailleurs influencée par la circulation des phéromones porcines dans l'atmosphère du local d'insémination. Inversement, les employées qui s'occupent du nourrissage des avortons transposent leurs affects maternels sur des porcins voués à l'abattage, quand bien même ce sentimentalisme est proscrit par la direction de l'entreprise la plus rationaliste (chap. 6). Enfin, l'organisation du travail et le recours à des substances chimiques mettent en correspondance artificielle les cycles biologiques des porcs et des ouvriers.

Évidemment, la surexploitation dont sont victimes les porcs et les ouvriers des fermes-usines a des effets délétères sur leur santé. Blanchette consacre trois chapitres aux limites du système biologique interspécifique mis en place par ces entreprises pour soutenir leurs rendements. Il fait remarquer qu'à grand renfort de manipulations génétiques, les acteurs de l'agrobusiness ont réussi à produire des truies hyperprolifiques, certes capables de mettre au monde 30 % de porcelets de plus que les générations précédentes, mais qui sont bien plus vulnérables aux maladies et dans l'incapacité de nourrir l'ensemble de

leur portée. Il en résulte une charge de travail plus importante pour les employés astreints au nourrissage de substitution, dans un contexte capitaliste qui rechigne à augmenter la masse salariale, lorsqu'il ne s'applique pas méthodiquement à la réduire. L'auteur observe que du côté des abattoirs la vitalité porcine pèse paradoxalement plus fortement sur les hommes que lorsque les animaux sont encore en vie. Outre le fait que les abattoirs sont les espaces de travail les plus dangereux de la production industrielle, la segmentation des tâches oblige la physiologie humaine à se soumettre à celle des porcs et à agir au-delà de ses capacités. Si, dans la ferme-usine la plus high-tech que l'auteur ait étudiée, la direction a ouvert une clinique pour soigner les personnels et réduire les arrêts maladie, la structure a aussi pour but d'évaluer le potentiel musculaire des ouvriers afin de mieux distribuer la force de travail en fonction des capacités de chacun. Cette force de travail reste en effet indépassable, car en dépit des efforts déployés par l'entreprise pour lui substituer des machines, la morpho-physiologie des porcs ne peut être calibrée au point d'être débitée par des moyens non humains.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, Blanchette questionne le modèle de la ferme industrielle dont il s'est appliqué à décrire les objectifs et méthodes. Ce modèle apparaît hermétique aux groupes de consommateurs qui pensent pouvoir changer la nature de l'agrobusiness avec leurs fourchettes. Il

procède, en effet, d'une diversification de l'activité extractive qui réduit sa dépendance envers la production d'aliments. Sa vulnérabilité principale du point de vue logistique tient à la quantité considérable d'énergie animale, humaine et mécanique qu'il doit dépenser pour assurer sa viabilité. Si ce modèle est une résurgence de l'industrialisme classique selon l'auteur, c'est parce qu'il repose non pas sur une réduction du travail, mais sur son déplacement en direction de la main-d'œuvre des pays en voie de développement et de la matière biologique. Ce faisant les fermes-usines perpétuent et amplifient les hiérarchies coloniales racialisées sur lequel le capitalisme industriel a pris appui depuis le *xix^e* siècle pour assurer son expansion.

L'ouvrage d'Alex Blanchette est d'une lecture indispensable pour

saisir les méthodes managériales et les stratégies de développement de l'agrobusiness contemporain dans sa version la plus rationaliste. Il montre qu'un tel rationalisme procède d'une mise sur le même plan de l'homme, des animaux et des machines, l'ensemble étant réduit à une simple ressource vitale au service d'un capitalisme prompt à renier toute forme d'humanisme au nom de l'efficacité globale. C'est cette propension à déshumaniser les processus de production, typique du capitalisme industriel contemporain, que consacre involontairement une certaine sociologie des techniques lorsqu'elle promeut une «anthropologie symétrique» où les hommes, les animaux et les objets devraient être traités à parité.

Bernard Formoso,
anthropologue, professeur,
Université Paul-Valéry, Montpellier